

**1 Rois 17, (8)12-16 (TOB)**

8 La parole du SEIGNEUR lui (*Elie*) fut adressée :

9 « Lève-toi, va à Sarepta qui appartient à Sidon, tu y habiteras ; j'ai ordonné là-bas à une femme, à une veuve, de te ravitailler. »

10 Il se leva, partit pour Sarepta et parvint à l'entrée de la ville. Il y avait là une femme, une veuve, qui ramassait du bois. Il l'appela et dit : « Va me chercher, je t'en prie, un peu d'eau dans la cruche pour que je boive ! »

11 Elle alla en chercher. Il l'appela et dit : « Va me chercher, je t'en prie, un morceau de pain dans ta main ! »

12 Elle répondit : « Par la vie du SEIGNEUR, ton Dieu ! Je n'ai rien de prêt, j'ai tout juste une poignée de farine dans la cruche et un petit peu d'huile dans la jarre ; quand j'aurai ramassé quelques morceaux de bois, je rentrerai et je préparerai ces aliments pour moi et pour mon fils ; nous les mangerons et puis nous mourrons. »

13 Elie lui dit : « Ne crains pas ! Rentre et fais ce que tu as dit ; seulement, avec ce que tu as, fais-moi d'abord une petite galette et tu me l'apporteras ; tu en feras ensuite pour toi et pour ton fils.

14 Car ainsi parle le SEIGNEUR, le Dieu d'Israël : Cruche de farine ne se videra, jarre d'huile ne désemplira jusqu'au jour où le SEIGNEUR donnera la pluie à la surface du sol. »

15 Elle s'en alla et fit comme Elie avait dit ; elle mangea, elle, lui et sa famille pendant des jours.

16 La cruche de farine ne tarit pas, et la jarre d'huile ne désemplit pas, selon la parole que le SEIGNEUR avait dite par l'intermédiaire d'Elie.

**Marc 12, 38-44 (TOB)**

38 Dans son enseignement, il (*Jésus*) disait : « Prenez garde aux scribes qui tiennent à déambuler en grandes robes, à être salués sur les places publiques, 39 à occuper les premiers sièges dans les synagogues et les premières places dans les dîners.

40 Eux qui dévorent les biens des veuves et affectent de prier longuement, ils subiront la plus rigoureuse condamnation. »

41 Assis en face du tronc, Jésus regardait comment la foule mettait de l'argent dans le tronc. De nombreux riches mettaient beaucoup.

42 Vint une veuve pauvre qui mit deux petites pièces, quelques centimes.

43 Appelant ses disciples, Jésus leur dit : « En vérité, je vous le déclare, cette veuve pauvre a mis plus que tous ceux qui mettent dans le tronc.

44 Car tous ont mis en prenant sur leur superflu ; mais elle, elle a pris sur sa misère pour mettre tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre. »

Point commun aux deux textes : une pauvre veuve.

Pourquoi une veuve ?

Comme épouses et comme mères, les femmes sont, en Israël, nettement mieux respectées que dans les civilisations environnantes. Et dans la maison et dans l'organisation matérielle de la vie quotidienne, elles ont un pouvoir important.

Et pourtant, malgré ces incontestables avancées dans son statut, elles sont toujours jugées inférieures aux hommes et constamment considérées comme mineures au sens juridique du terme : elles dépendent toute leur vie d'un homme, père, puis mari ou éventuellement fils aîné adulte leur servent de tuteur.

Privée de la protection de son mari, une veuve est donc une personne largement dépréciée dans le monde masculin régnant, privée de ressources propres et sans assistance. Avec l'orphelin et l'étranger, elle appartient à la catégorie sociale des plus pauvres, bien qu'elle bénéficie d'un arsenal légal impressionnant dans la Bible, destiné à la protéger. Un exemple parmi de nombreux en

Deutéronome 27, 19 « *Qu'il soit maudit, celui qui ne respecte pas les droits d'un étranger installé chez vous, les droits d'un orphelin ou d'une veuve !* »

Plus d'homme pour les soutenir et les protéger signifie plus de vraie place dans la société.

En outre, ces deux-là ne sont pas seulement des veuves, mais des « pauvres veuves ». On pourrait dire « des pauvres pauvres » ! C'est précisé pour celle de l'Évangile. Quant à l'autre, elle a en plus un fils. Pas un fils qui pourrait l'entretenir, non, mais un fils encore jeune, un fils à charge, dont elle doit assurer la survie en plus de la sienne propre.

Elles sont doublement pauvres : en tant que veuves, et par manque de richesse.

Elles représentent donc le dénuement, l'absence de protection, la détresse suprême.  
Et pourtant...

Jésus, au cours de son ministère, va souvent au Temple. Il va et vient dans les cours, il enseigne, en général à destination des foules.

Le Temple est le cadre favorable pour diffuser son message d'amour, mais le monopole qu'y exercent les autorités religieuses en fait aussi, pour lui, le lieu de tous les dangers.

Ce passage de l'Évangile de Marc, est le dernier enseignement de Jésus dans le Temple et se termine par un exemple concret ou plutôt par le contre-exemple de la pratique des maîtres de la loi : quand ceux-ci paradent dans les synagogues et les grands repas, recherchant les honneurs avec hypocrisie, la veuve passe inaperçue comme le sera son offrande aux yeux des trésoriers du temple.

Jésus ne répond pas ici à une question mais prend directement l'initiative d'une sévère mise en garde :

« *Ne soyez pas comme ces scribes préoccupés de préséance !* »

[Une petite remarque « perfide » : Peut-être aurez-vous relevé que Jésus reproche aux scribes de prendre les premiers sièges dans les synagogues, alors que nos pasteurs auraient tendance à faire le reproche inverse à leurs paroissiens qui s'obstinent à remplir les bancs en commençant toujours par l'arrière. Est-ce un effet efficace de la prédication de Jésus qui générerait chez les pratiquants d'aujourd'hui cette détestation de l'ostentation ?... no comment !]

Ce n'est pas une divergence théologique qui oppose Jésus et les scribes mais une façon différente de vivre et de mettre sa foi en pratique. Pour lui, ils représentent des contre-modèles de disciples.

La suite se situe près de la salle du trésor. Ce n'était pas le lieu de dépôt des richesses du Temple mais le lieu où l'on déposait les offrandes des fidèles. Des tronc y étaient disposés à cette fin à l'entrée.

Chaque juif doit apporter son offrande au Temple, cela fait partie de ses devoirs de croyant et en devient même une obligation.

Jésus regarde la foule qui défile et où des riches assez nombreux mettent des sommes certes conséquentes, mais ils le font ostensiblement. Il répond à leur désir d'être vus, dans leurs riches atours.

Mais son regard prend en réalité le contre-pied de leur attente : au milieu de la foule, il remarque *une* veuve et sa pauvre offrande. Voilà le contraste exposé.

Il s'adresse alors à ses disciples et introduit son discours d'un « Amen, en vérité je vous le dis » qui montre l'importance de ce qu'il va dire.

Jésus compare le geste de cette femme aux dons des hommes riches venus auparavant..

Les riches ont donné beaucoup d'argent mais n'ont pas donné d'eux-mêmes. Les riches ont déposé le surplus, ce qu'ils avaient en trop, ce qui ne comptait pas vraiment pour eux, ce dont ils n'avaient en fait pas besoin. Ce qu'ils ont mis dans le tronc du Temple ne leur manquera pas. C'est un geste de devoir et non de don, leur acte est resté purement rituel, voire artificiel.

Le don de la veuve correspond à 2 leptes ce qui équivaut à peu près à 2 centimes .... Très peu de chose, deux pièces minuscules et ridicules, deux grains de poussière qui ne vont certes pas enrichir le trésor du Temple. Si quelqu'un donnait cette somme à la collecte de notre Église, le trésorier serait embarrassé car il lui faudrait ajouter des chiffres après la virgule !

Son geste mérite la louange et en même temps, ce don sans réserve au trésor du Temple, géré par ceux qui dévorent les maisons des veuves, a quelque chose de dérisoire et d'absurde.

Elle est venue, sans doute par devoir, sûrement par amour et obéissance, par adoration peut-être. Et son don va au-delà de la somme déposée, il va jusqu'au don de soi, de son existence.

Jésus ne félicite nullement ce geste, ni ne porte de jugement moral ; il relève simplement qu'elle a donné plus que les riches. En effet, les riches ne jouent pas leur vie dans leur don, alors que cette femme donne tout...

Les options de traduction du dernier verset se révèlent d'ailleurs intéressantes : « *elle a pris de sa misère* » dit la TOB, les autres versions disent habituellement « *elle a donné de sa pauvreté* ». La plus juste serait peut-être « *elle a pris de son manque* ».

La piété de la veuve contraste avec l'hypocrisie des scribes. Eux donnent le superflu, elle donne de son manque.

Elle est la figure inverse des scribes et des donateurs vaniteux. Alors que les scribes cherchaient à *recevoir*, la veuve s'oblige à *donner*. Elle a fait don de très peu, mais pourtant de *tout ce qu'elle avait pour vivre*.

Son geste devient celui du croyant qui sait aimer et donner, de *tout* son cœur, de *toute* son âme, de *toute* sa vie.

Du point de vue de la logique économique, sociale, comptable, donner tout relève de l'absurde.

Ce don n'est pas raisonnable. « *Tout ce qu'elle a pour vivre* », nous dit le texte.

Elle aurait pu garder l'une des pièces, partager son avoir en deux : moitié pour le Temple, moitié pour moi. Personne ne lui en aurait fait grief. Elle aurait illustré un magnifique acte de générosité. Mais ce n'est pas la générosité qui est en question

Parce que de ce point de vue, les deux piécettes pèseraient fort peu. Qu'étaient-elles dans le budget annuel colossal du Temple, que représentaient-elles par rapport aux sommes que versaient les scribes philanthropes ? Bien trop peu pour qu'elles aient mérité d'être relevées.

L'intérêt du geste de la veuve tient bien plus au fait qu'elle ne mesure pas, ne compte pas.

Si « l'important avait été de participer » elle n'aurait sans doute déposé qu'une seule pièce. Mais elle en dépose deux, faisant fi de tout compte.

Le don avait un usage social et le don pur et gratuit n'existait pas dans les sociétés archaïques mais comportait toujours en retour un contre-don (cela reste en partie vrai dans un certain nombre de cultures -ex de la Russie).

Le don requiert le plus souvent d'une manière ou d'une autre une gratification en retour : prise de pouvoir sur l'autre, affirmation ou revendication de participation au jeu social, ou au minimum satisfaction orgueilleuse de se compter dans les rangs des « généreux ».

Mais l'objet du commentaire de Jésus n'est pas la bonne manière de donner, mais ce qui fonde la foi. La foi n'est pas un don (qui attendrait donc en retour un contre-don).

La foi est bien plus un abandon, une confiance.

Là où le don est d'abord un acte social qui intègre à une communauté, l'abandon est un acte individuel.

Le don est un acte valorisé, qui procure honneur, bonne conscience et satisfaction de soi. Il peut amener à penser que nous aurions sans cesse à devoir protéger et mériter notre vie. Ce qui explique l'empressement des scribes.

L'abandon demande quant à lui de lâcher ses sécurités, d'accepter de dépendre des autres, et ici en particulier, de remettre entièrement son existence à Dieu.

Les deux veuves témoignent bien d'une grande confiance :

Celle de l'AT, la veuve de Sarepta, se sent au bord de la mort ; une fois faite cette dernière petite galette, elle n'aura plus rien. Elle s'y est préparée, et cependant elle croit la parole de cet inconnu qui lui affirme d'abord qu'il ya de quoi faire deux galettes, celle qu'elle avait prévue, mais avant cela, déjà, une autre pour lui ! Avant même le miracle de la cruche de farine qui ne se vide jamais et de la jarre d'huile qui ne désemplit pas, elle obéit avec confiance, et est prête à se dessaisir du peu qui lui reste, à abandonner sa vie, en somme, pour nourrir cet étranger. Elle pense à lui avant de penser à elle et à son fils.

Et pourtant, elle vient de Phénicie, elle ne croit pas au Dieu d'Israël : « *par la vie du Seigneur, ton Dieu* », répond-elle à Elie...

Celle du NT, on l'a vu, elle aussi se dessaisit du peu qu'elle a sans rien garder pour son avenir...

Sans aller jusqu'à nous démunir de tout ... car il n'est bien sûr pas question de vivre de la charité publique, ce qui ne serait sans doute pas très responsable, rappelons-nous tout de même de ces deux pauvres veuves, quand nous déposons notre offrande.

Elles ont donné ce qui leur est absolument indispensable et vital, alors que beaucoup d'entre nous (la majorité peut-être ?) donnent plutôt de leur superflu.

Nous pouvons pour le moins essayer de leur ressembler dans la confiance qu'elles ont placée en Dieu.

Ce que nous déposerons ne changera peut-être pas, ni la face du monde, ni la vie de l'Église, ni ses finances (quoique !...), et pourtant...

Et puis un don n'est pas forcément don d'argent : il y a beaucoup d'autres choses que nous pouvons donner autour de nous sans compter, avec confiance, ou parce que nous avons confiance en notre Dieu : notre temps, nos savoir-faire, notre écoute, notre amitié fraternelle, notre sourire, dans le désordre...

Placer notre vie devant Dieu avec confiance nous éloignerait de toute hypocrisie, des faire valoir, ou des savoirs orgueilleux.

Placer notre vie devant Dieu nous renverrait au nécessaire, à l'essentiel.

Placer notre vie devant Dieu nous ouvrirait à la liberté pour que notre don, nos gestes, nos paroles nous engagent vraiment, tout entiers.

Nous déposerons alors toute notre reconnaissance pour tout ce qui a été reçu, vécu, partagé.

Nous déposerons alors une part de nous-mêmes, de ce qui fait notre identité, nos joies, nos peines, nos difficultés, nos qualités, nos doutes, nos certitudes, sans compter.

AMEN !